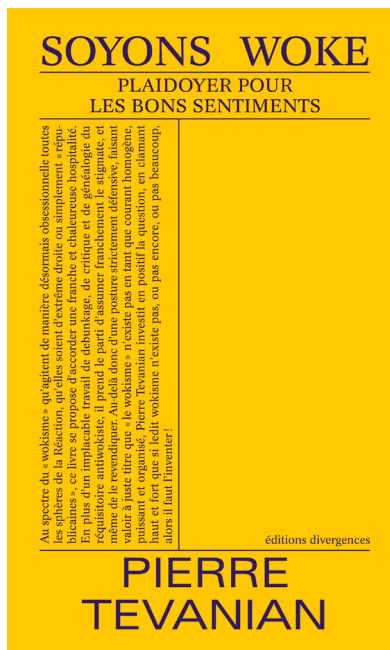


Comment peut-on « être woke » ? Étudions la question en compagnie de Pierre Tevanian

À propos de :
Tevanian Pierre, *Soyons Woke.*
Plaidoyer pour les bons sentiments,
Quimperlé, Édition Divergences, 2025, 127p.

SIMON BORJA



Comment peut-on « être woke » ? Étudions la question en compagnie de Pierre Tevanian

À propos de :
Tevanian Pierre, *Soyons Woke*.
Plaidoyer pour les bons sentiments,
Quimperlé, Édition Divergences, 2025, 127p.

SIMON BORJA

Il y a des livres que l'on recense et d'autres qui, d'une même démarche, se racontent davantage, car, une nouvelle fois¹, cheminer avec Pierre Tevanian aide à prendre le temps de (re) construire et de (re)positionner une pensée peut-être débordée par une actualité médiatique relayant des discours politiques, universitaires et éditoriaux qui se coordonnent « face à l'obscurantisme woke »². Bien entendu, quelques îlots émergent dans ce flot quasi ininterrompu pour tenter de laisser surnager des doutes en expliquant, là, que « le « wokisme » est un épouvantail par lequel on cherche à empêcher le débat rationnel sur les discriminations »³ ou, comme ici, nous enjoindre à être woke.

Au milieu de ce qui apparaît de manière tangible comme une lutte pour l'imposition des (mé)faits de la « pensée woke », l'analyse proposée à contre-courant des vents dominants est aussi pointue qu'acérée. L'auteur, agrégé de philosophie, ne nous prend pas uniquement par la main pour revisiter la cascade des diatribes dans un « [...] travail de débunkage, de critique et de généalogie du réquisitoire antiwokiste » (p.18)⁴, sa méthode permet de faire un pas de côté salvateur afin

de non seulement se saisir du phénomène en question, mais aussi et surtout de nous laisser (re)découvrir une grande partie de ce qui innerve le système de ses critiques.

Dans *Soyons woke*, paru en mars 2025 aux éditions Divergences, le professeur de philosophie qui a fondé avec Sylvie Tissot le collectif *Les Mots sont importants*, saisit en une centaine de pages efficaces un phénomène au prisme de ses détracteurs parce que, sur le plan éditorial « au cours des cinq années passées, c'est plus d'une trentaine de pamphlets antiwokistes qui peuvent être recensés (sans compter les innombrables brochures et libelles autopubliés et les contenus écrits ou audiovisuels diffusés sur internet) » (p.13) et que, dans les espaces médiatiques ou politiques, les attaques « antiwokes » vont « [...] de CNews aux quotidiens *Le Monde* et *Libération*, et du Rassemblement national à la Cinémathèque française [...] » (p.12).

Cette démarche n'est pas sans rappeler le point de départ d'un ouvrage de Yves Saintomer⁵ qui s'interrogeait sur les raisons d'une levée de boucliers (quasi-) unanimes des personnalités politiques de la gauche jusqu'à la droite contre la proposition de Ségolène Royale de

« jurys citoyens tirés au sort » pour surveiller les activités des personnalités politiques. La réponse apparaissait là, au départ du livre *Le pouvoir au peuple*⁶, selon une double dynamique : ces vetos quasi unanimes face à ces jurys citoyens dévoilaient des positions fondées autour d'un « métier politique » (donc tout l'inverse d'une vocation dont on ne cesse de nous faire accroire) de sorte que cette activité, avec ses règles et ses enjeux, ses luttes des places, ses reconnaissances médiatiques, ses pouvoirs de dire, et ce qui lie structuralement les intérêts plus ou moins bien compris de ce groupe de professionnels, les empêche aussi « de se nourrir des dynamiques civiques existantes pour s'attaquer résolument aux défis du monde présent »⁷.

Cette analyse proposée en 2007 nous intéresse particulièrement parce que, arrivé au bout du petit ouvrage de P. Tevanian qui compte six denses parties⁸, tout se passe comme si le diagnostic pouvait être similaire dans le champ politique comme dans d'autres face à la « pensée woke ». Le questionnement méthodologique est donc : regardons ce que nous disent les détracteurs d'une « pensée woke » afin de saisir ce qui, au fond, les dérange.

1 Au milieu de tous les ouvrages de l'auteur qui aident à penser les formes du racisme (*La république du mépris*, La Découverte, 2007 ; ou *La mécanique raciste*, La Découverte 2017), mais surtout à déconstruire les idées reçues sur ces enjeux (*Politiques de la mémoire* Amsterdam, 2022 ou « On ne peut pas accueillir toute la misère du monde ». En finir avec une sentence de mort, avec Stevens Jean-Claude, Anamosa, 2022), je souhaitais attirer l'attention sur la belle exégèse qu'il propose d'une œuvre cinématographique importante : Tevanian Pierre, *Mulholland Drive*. La clef des songes, Clermont-Ferrand, Dans nos histoires, 2019. Ce texte n'aurait pas vu le jour sans les éveils attentifs et répétés de Amandine Lescaffette intéressée par la compréhension de ce qui se joue autour du « wokisme » et qui donc, en plus de nos échanges, l'attendait. Il n'aurait pas cette teneur non plus sans les vigilances non moins attentives de Guillaume Courty et de Clément Bastien qui ont passé du temps à soutenir, chacun à leurs manières, cette production. Mes sincères gratitude à elles trois.

2 Cf. Hénin Emmanuelle, Salvador Xavier-Laurent, Vermeren Pierre (dir.), *Face à l'obscurantisme woke*, Paris, Presses universitaires de France, 2025.

3 Cf. Kersimon Isabelle, Policar Alain, Pranchère Jean-Yves, « Tribune », *Le Monde*, 25 avril 2025. Pour

celles et ceux qui voudraient se tourner vers des discours contraires aux manifestes « antiwokes », lire : Alain Policar, « Le « wokisme » n'existe pas », AOC, lundi 25 mars 2024 [en ligne] ; ou écouter : Magnaudeix Mathieu (émission préparée et présentée par), « « Wokisme » : pourquoi ce mot est piégé », *Mediapart* à l'air libre. Vidéo », 6 mai 2025 [en ligne].

4 De préciser, s'il était besoin, que les paginations dans le corps du texte de cette recension renvoient aux citations extraites de l'ouvrage de Pierre Tevanian. De préciser, s'il était besoin, que les paginations dans le corps du texte de cette recension renvoient aux citations extraites de l'ouvrage de Pierre Tevanian.

5 Saintomer Yves, *Le pouvoir au peuple. Jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, Paris, La Découverte (coll. Cahiers libres), 2007.

6 L'enjeu de Yves Saintomer était surtout de dresser un inventaire sociohistorique du tirage au sort en politique et envisager son actualité.

7 Saintomer Yves, *Le pouvoir au peuple...*, op. cit., p.19.

8 Accompagnée d'une introduction et d'une conclusion titrées. Pour tous renvois aisés, la présente recension notera : « (partie 3) », par exemple.

Dans les divers mouvements *Black Lives Matter*, #metoo ou transgenres comme dans le foisonnement de discours politiques sur l'égalité salariale, la condition des femmes, l'écologie, la justice sociale, « c'est l'espoir de nouveaux progrès » (p.68) qui est attendu : « Fascisme, racisme, sexisme, spécisme, validisme, transphobie, homophobie, violence parentale : la liste est longue de tout ce qu'il y aurait à "canceller" » (p.20). Et ces propositions de nécessaires nouveaux progrès « n'existeraient sans doute pas sans la conscience des progrès déjà accomplis, mais cette conscience et ces espoirs trouvent justement leur expression la plus aboutie dans l'exigence d'une suite, et l'insistance sur ce qui ne va pas » (p.68, souligné par P. Tevanian⁹). Face à ce « progressisme » civique nourri « d'un sentiment d'injustice, donc une haute idée de la justice, et un passage à l'action, donc la croyance en la possibilité d'un progrès » (p.66), les défis du monde présent que notait déjà Yves de Saintomer ne sont, encore une fois, pas relevés. De surcroît, et dans le même temps, les mots « woke », « wokiste » ou encore « wokisme », deviennent des injures plus ou moins euphémisées permettant de refuser comme de dévier les « problèmes » mis en avant : « wokisme et cancel culture sont devenus à la fois les épouvantails et les talismans qui permettent à tout un chacun [...] de tout congédier, tout expliquer et tout justifier, sans trop s'informer, réfléchir et argumenter » (p.12). Car « le grand tort de la "pensée woke" serait en fait [...] de rejeter l'idée de progrès » (p.66).

L'une des lignes de force de l'ouvrage de P. Tevanian consiste à nous montrer qu'il y a une « vigilance » de pensée, un « éveil » (*wokness*), qui effraie les plus nantis en capital économiques et/ou culturels aux quatre points cardinaux de l'espace social. Ce, alors même que cette « exigence » de prendre en compte le système des inégalités et des discriminations ne dispose d'« aucun dogme constitué, aucun clergé unifié, [qu']aucun parti organisé ne rassemble tous les groupes ou individus qui s'engagent dans des luttes qualifiées de woke » (p.18)¹⁰.

Sur ce terrain déserté par ses occupants, une partie de l'*intelligentsia* économique et culturelle en vient à réifier une nouvelle étiquette pour vouer aux gémonies différents entrepreneurs de causes progressistes : « les wokistes ». Leurs pourfendeurs sont tellement médiatisés que le terme devient même une insulte assez commune adressée dans l'ordinaire à celles et ceux qui, au

quotidien, osent exprimer un doute sur le bien-fondé du machisme, de la xénophobie, de la transphobie, de l'homophobie, du colonialisme, du républicanisme, de la sociale-démocratie, le mépris des groupes subalternes.

En son temps, face aux réactions que suscitaient son langage pictural mettant, parmi d'autres raisons, en scène les milieux populaires avec une dignité similaire à celle de la noblesse des genres consacrée par l'Académie, Gustave Courbet endossait l'étiquette de « réaliste » dont il était affublé par ses détracteurs et la reprenait à son compte : tentons alors l'expérience, mais cette fois avec P. Tevanian qui a jugé opportun « d'assumer le stigmate [de "woke"] », et même de le revendiquer » (p.18).

Être woke, ce serait adopter un regard partagé par un grand nombre de personnes sensibles aux discriminations, injustices ou dominations auxquelles elles ont affaire relativement à leurs existences face à diverses formes de violences et d'injustices de la plus feutrée, douce et ordinaire à la plus frontale ou cynique. C'est alors un rapport à l'autre fondé sur les dimensions politiques d'une « humanité ordinaire » (p.106, SPT) ; car prendre le parti d'une politique humaine part d'« un sentiment qui se fonde sur autre chose que l'acceptation cynique de la loi du plus fort et de la défense exclusive d'un intérêt personnel, clanique ou campiste » (p.94). De se ressaisir alors (partie 6) du sous-titre de l'ouvrage de prime abord un peu naïf : *Plaidoyer pour les bons sentiments*. « De prime abord » seulement parce que le regard immédiat sur les « bons sentiments », « au rayon des concepts-repoussoir » (p.107), est informé par les *a priori* de celles qui, assurées par l'idée d'un individu néolibéral en concurrence avec lui-même et les autres, arrivent à nous faire penser que « la morale c'est pour les fiottes, la politique c'est l'acquiescement au réel, le réel c'est la loi du plus fort » (p.93). À tout le moins comprend-on que les registres émotionnels légitimes « ne sauraient être produits par d'autres que lesdits dominants » (p.97). Au mieux doit-on entendre que les bons sentiments sont aussi « peu nécessaires » (p.98) que « contre-indiqués » (p.99) ? Il faut se garder d'oublier, en effet, que « les sentiments moraux sont l'apanage des classes supérieures, et les bas instincts, ceux du "bas peuple" » (p.105).

Être woke, ce serait s'armer d'un registre de penser, la *vigilance* ou l'*éveil* (comme on voudra), pour envisager, constater, comprendre et peut-être

alors dénoncer, les multiples formes de dominations remises en scène par des agents qui disposent de toutes les ressources sociales pour normaliser les injustices sociales et les inscrire dans la durée. Se dessinent alors les logiques qui coordonnent l'apparence d'un fond des discours qui vilipendent une pensée woke. Ces logiques s'articulent, entre autres, en une défense de « l'universalisme des Lumières » (partie 1) autour de « trois griefs, toujours les mêmes » (p.28) contre ceux qui remettent en cause l'ordre admis des choses lumineuses de ce que devrait être « la vraie » morale pour ces agents dominants : « une manie du questionnement et de la déconstruction », « un acharnement à tout contester » et « un vocabulaire abscons qui confinerait au ridicule » (pp. 28-29). Chez « la philosophe de formation » qui, pourtant, « dénote un peu dans la grande confrérie des antiwokistes » (p.47), Susan Neiman (partie 3), c'est surtout « une menace [...] contre le progrès. [...] "Tribaliste" à ses yeux plutôt qu'"universaliste", et dénuée de toute foi dans "la justice" et "le progrès", ladite pensée woke ne saurait être de gauche, et la gauche ne saurait être woke » (p.48). L'étiquette « woke » n'épargne personne non plus dans les considérations esthétiques institutionnalisées des mondes de l'art lorsque s'élèvent des oppositions face à la nomination du très médiatique écrivain voyageur Sylvain Tesson (partie 4) devenu « parain » de l'édition 2024 du *Printemps des poètes*. Les contestations et oppositions taxées de « wokes » face à cette nomination symbolique relèvent pour les défenseurs de M. Tesson « de la "censure" et de ce fait irrespectueux de la chose "littéraire" » (p.71)¹¹. Ce, quand pourtant, ces oppositions semblaient légitimes, car « en guise de littérature de l'ailleurs, ce qu'il s'agit ici de promouvoir est en réalité une littérature néocolonialiste, raciste, viriliste et antimoderne qui trouve son inspiration dans une tradition d'extrême droite assumée par l'auteur » (pp. 72-73). Tout se passe comme si ce qui empêchait de dominer en rond ou qui attaquait l'ordre moral et esthétique bien établi était « woke » ; *cadres légitimistes des manières de dire, de devoir penser donc de faire, et discours d'autorité* constituant deux faces d'une même pièce « antiwoke » largement mises à jour.

Être woke, ce serait développer une sorte de pouvoir critique « immoral » ou « malfaisant » dont useraient les dominé.e.s en portant une attention aux mots pour interroger « qui dit quoi », « qui réutilise quoi et qui » et « comment ces qui et ces quoi sont

9 Qui sera noté SPT dans la suite du texte.

10 Comme le rappelle aussi Alain Polcar référencé par Pierre Tevanian : *Le wokisme n'existe pas. La fabrication d'un mythe*, Paris, Le Bord de l'eau, 2024.

11 Même pour M. Tesson, « la défense d'un groupe opprimé n'ouvre aucun droit à la stigmatisation d'un autre » (p.77).

réutilisés». Aux yeux des gens respectables et à absolument respecter, cette possible liberté de ne pas leur laisser le champ libre pour imposer leurs mots sur ce que devraient être les maux du monde est assurément malséante. P. Tevanian, appréhende la « scène constamment dramatisée »¹² de leurs discours en ouvrant leurs ouvrages, analysant leur propos et, sans nous y noyer, part simplement d'une auteur.e ou d'une situation afin de montrer les divers autres ressorts sur lesquels s'articule l'« antiwokisme ». Il désosse ainsi littéralement les *vues et bévues* parfois affolées d'« un certain Jean-François Braunstein qui est philosophe de profession, mais [qui] s'éloigne chaque jour un peu plus des standards [...] de souci de la démonstration et de la probité intellectuelle qui définissent l'exigence philosophique » (p.31). Celui-ci accusant le « wokisme » « d'effacement des limites et des frontières dans trois domaines » : « Le genre : effacer la distinction masculin-féminin ; l'animaliser : effacer la distinction homme-animal ; et ce que j'appellerai l'euthanasisme, c'est-à-dire effacer le caractère tragique de la mort » (p.37). Prendre le temps avec P. Tevanian, c'est donc se dégager de pénibles temps de lecture de ce corpus ou de visionnage de maints propos réellement stupéfiants, parfois terriblement tristes, souvent de mauvaise foi ; telle cette péremptoire autre perspective de S. Neiman affirmant que « la pensée woke [...] se concentre sur les inégalités de pouvoir, si bien qu'elle a tendance à oublier la notion de justice » (p.64). Avec une rigueur patiente en dépit de tout, P. Tevanian dénoue pourtant ces argumentations pour renouer les trames de ce miraculeux (et très médiatique) retournement où le « wokisme » est vu comme « une religion » « sectaire » (p.36), « réactionnaire » par ceux-là mêmes qui usent contre lui d'« une rhétorique typiquement réactionnaire de la "mise en péril" » (p.37).

Être woke, ce serait remarquer la puissance que certains s'accordent pour formuler les questions en en définissant leurs enjeux. Et explorer ce pouvoir assez étonnant, mais toujours très opérationnel, de définir les autres qui ne sont pas à leur mesure ; de les « démesurer », c'est-à-dire de les réduire. Outre l'usage du suffixe « iste » constituant l'une des roueries devenues ordinaires pour décrédibiliser celui que l'on désire effacer (*cancel*), P. Tevanian dézingue avec une rigueur tonique et parfois énervée ces « éditocrates [qui] s'amuse[n]t aujourd'hui à rebaptiser "wokistes" des gens qui [...] ne se nomment pas ainsi, et à disqualifier par là

même une démarche de *dépassement de soi* (être woke signifiant *devenir* et *rester* plus vigilants qu'on le fut face à l'injustice) » (p.29). La « pensée woke » engendrerait pour ces détracteurs des « barbares » quand « c'est du côté antiwokiste et bien souvent sous la bannière des Lumières que l'on voit aujourd'hui parader le "tribalisme" et le rejet de l'autre, le mépris pour la justice, la haine du progrès, la haine de la raison critique et la survalorisation d'une autre raison : celle du plus fort » (p.69). La « pensée woke » serait « une trahison de l'esprit des Lumières ». Prenons-les alors à leur propre jeu comme nous y invite P. Tevanian : « retournons-leur la question : Michel Onfray, Éric Naulleau, Caroline Fourest et Brice Couturier prolongent-ils le projet des Lumières ? Renaud Dély prolonge-t-il la pensée des Lumières ? » (p.27). Ailleurs (partie 6), est envisagé avec force « cet "immoralisme respectable", installé, bien arrimé en vérité à l'ordre social dominant » de sorte qu'une autre question émerge : « que veut-on dire, en effet, lorsqu'on dit qu'on ne fait pas du bon art ou de la bonne politique avec des bons sentiments ? » (p.95). Mais les interrogations proposées par P. Tevanian tout au long de cet opus nous conduisent plus loin : dans tous ces réquisitoires qui s'adressent finalement à toutes celles et tous ceux qui ont la domination comme grande interrogation n'est-il pas en fait question de leur dénier toute capacité à l'explorer tout en leur retirant toute approche des discriminations, injustices, inégalités ?

Être woke, ce serait envisager la concordance des espaces-temps structuraux entre les diverses positions des détracteur.e.s qui reconstruisent un ennemi avec des arguments différenciés élaborés à l'aune de leurs positions. Lorsque P. Tevanian analyse les diatribes d'un.e auteur.e, il n'oublie pas de donner les lieux, les conditions de production, les personnes présentes, les liens et les pratiques antérieures des protagonistes envisagés. Lors de la conférence *Youtube* du philosophe J.-F. Braunstein déjà évoquée, intervient, par exemple, le député du Rassemblement national Roger Chudeau lequel, évidemment, « fait savoir son soutien total aux propos de notre conférencier » (p.45). Se dessine donc en des pages aussi aiguisées que féroces, un nuage de points très qualitativement situés des critiques « antiwokistes » où « au-delà des cinquante nuances de droite qui existent entre ces discours » (p.26), le rôle des médias est profondément questionné (partie 5). Parce que si « la parole des groupes dominés doit

toujours se frayer un espace dans un dispositif de communication [...], elle n'est appréhendée par les dominants que comme un phénomène purement émotionnel et passionnel, et donc *irrationnel* » (p.97, SPT). D'être littéralement (r)éveillé à la vue de ce carrefour des positions médiatiques où se rencontrent éditorialistes et journalistes soutenant l'impunité de polémistes qui inventent de toutes pièces une « menace woke » « en misant tout sur un unique affect, la peur » (p.13). Parmi la « grande presse » (p.103) « il y en a peu qui manifestent une réelle contrariété, et moins encore qui assument le travail d'information ou de ré-information que nécessite cette véritable antenne ouverte au mensonge et à la parole haineuse » (p.90). Avec ce que les canaux de communication communs amènent à faire exister, P. Tevanian nous réinvite à réfléchir sur leur rôle : si « l'invitation de Jean-Marie Le Pen à "l'Heure de vérité" le 13 février 1984, a indiscutablement constitué un moment déterminant dans l'essor et la propagation des idées d'extrême droite », c'est aussi « la démission des journalistes qui l'interviewaient et qui, ce jour-là comme par la suite, sous couvert de "neutralité" à chaque fois, se sont abstenus de tout fact-checking, et ont laissé le leader néofasciste dérouler son discours sans débunker ses grossiers mensonges [...] » (p.81). Comme les médias ont fait exister le « lepénisme », ils donnent, depuis, la parole à l'« antiwokisme ». Ce sont bien « deux phénomènes distincts », mais en sus d'avoir les éditorialistes de tous bords avec eux, ils semblent y avoir bien plus que « des airs de famille » dans la mesure où ils « partagent une même matrice (la haine de l'égalité) et les mêmes ennemis (les minorités ethnoraciales et sexuelles, la gauche radicale). Ils partagent aussi les mêmes rhétoriques » (p.79).

À suivre les constructions argumentatives de ses détracteurs, sans le savoir, nous serions nombreux à être woke ou, à tout le moins, à avoir l'impression de l'être. À suivre ce pseudo-nouveau sens commun constamment répété de ce que serait « être woke », il y a beaucoup de chance que soient (pré)caractérisées nos manières, certaines de nos attentions aux autres, voire même que soient réduites à très peu de choses nos sensibilités aux injustices. Et assez manifestement d'ailleurs comme l'étaye P. Tevanian.

La question posée pour cette lecture (comment peut-on « être woke » ?) revient à se demander s'il est pertinent d'endosser cette étiquette construite

12 Intervention de P. Tevanian dans l'émission préparée et présentée par Magnaudeix Mathieu, « Wokisme » : pourquoi ce mot est piégé », vidéo citée.

par des agents « pour imposer la représentation du monde social la plus conforme à leurs intérêts »¹³. En effet, devenue et entendue telle une insulte quotidienne, doit-on se laisser faire par cette réduction à une réalité objective au travers de laquelle procède ces « dominants en panique » (p.109) en assignant encore une fois les identités à la place qu'ils voudraient donner à ceux qui ne se laissent pas faire par leurs injustices¹⁴ ? Les diatribes qui reconstruisent de manière souvent simpliste l'architecture d'une « pensée woke » en disent très long sur les oppositions que vivent assez mal ces intellectuelles, les artistes, politiques ou journalistes autorisés pour ne pas valider les simplifications induites dans leur dénomination.

L'ouvrage s'éclaire sous un autre jour : P. Tevanian avait proposé d'endosser le stigmate pour « investir en positif la question du wokisme » (p.19.) et accueillir en creux les sensibilités politiques qui dérangeaient « les réquisitoires anitwokistes » (p.111) afin de les retourner en « un programme philosophique, éthique et politique tout à fait fécond et salutaire, urgent même – et pas si éloigné du projet des Lumières » (p.19). À cette mesure, à condition de ne pas reprendre à son compte les fondations de ce corpus d'ouvrages « antiwoke », « il faut [...] inventer » « la question du wokisme et celle de la cancel culture » (p.19). Reprenons donc l'ouvrage de P. Tevanian en ce sens afin de « valoriser et cultiver l'éveil, la vigilance et le travail sur soi plutôt que l'assoupissement » (p.19) auquel il invitait aussi et qui apparaissent très nettement dans la dernière partie (partie 6) et la conclusion.

D'abord, qu'influencés par les (pro)positions médiatiques légitimistes *mainstream*, nous pouvons être conduits à cette « fausse critique » qu'évoquait déjà Théodor Wisengrund Adorno et Max Horkheimer, cette critique que l'on croit émaner d'un regard proprement informé quand elle est déjà pré-constituée, fournie en germes dans la somme même des informations qui circulent au sein de cette « industrie culturelle »¹⁵ légitime et structurellement coordonnée à mettre en forme les évidences des informations que l'on « relayerait simplement » ou « pour ce qu'elles sont ». Ne nous méprenons donc pas au moins sur un point, un bon point de départ d'ailleurs : les tenants du « wokisme » ne sont pas

ceux-qu'on-nous-dit qu'ils-sont ; ils n'existent d'ailleurs pas comme ils sont dits... Mais bien autrement !

Ensuite, de concevoir que la multiplicité des attaques dont ladite « pensée woke » est l'objet est aussi diverse que (très) peu fondée en raison.s. Leurs critiques se perdent autour d'un objet qui n'existe que dans les reconstructions arbitraires que ces mêmes détracteurs lui font subir. Retenons la leçon d'histoire réactionnaire réactualisée dans cette fabrique de l'« ennemi wokiste » que file finalement P. Tevanian dans cet opus. Une « anamnèse » (p.21) de la pensée réactionnaire est au cœur de cette prolifération d'ouvrages et se produit d'autant plus que tous ces mots et ces actes se perdent dans un environnement médiatique effréné peu enclin à re-informer, à resituer les heurs et malheurs des prises de position passées¹⁶. Mais, d'ailleurs, en sortant la tête de l'ouvrage présenté, observons que l'actualité ne cesse de donner corps aux propositions de P. Tevanian lorsque, par exemple, Gérard Depardieu, condamné par la justice, avait non seulement bénéficié du soutien du « président Macron lui-même [lequel] avait, en décembre 2023, qualifié de « *chasse aux sorcières* » les accusations portées par une vingtaine de femmes contre cet artiste qui a rendu la France « *fière* »¹⁷, mais aussi du concours sans faille d'artistes dénonçant le « torrent de haines qui se déverse sur sa personne » au nom de « son génie d'acteur » ayant « participé au rayonnement de notre pays » et « à l'histoire de l'art »¹⁸. Partant du constat que la mise à mal du mâle fait mal, doit-on penser que les critiques adressées à G. Depardieu émanaient de « wokistes »¹⁹, les plaignantes étaient-elles des tenantes d'une « pensée woke » ? En chaussant les lunettes de P. Tevanian, ne faudrait-il plutôt considérer d'abord et avant tout des femmes qui ont vécu des violences terrifiantes et peut-être polémiquer sur ce dont s'autorisent ces hommes de pouvoir ? Mais aussi envisager des personnes diverses qui d'abord effarées faces à l'abus de pouvoir perpétré, ensuite sûrement non moins révoltées par les manques de retenue de défenseur.e.s autorisé.e.s, « usent de leur liberté d'expression pour contester des œuvres, des artistes et des palmarès qu'on voudrait qu'ils célèbrent ? » (p.110) ; ce, on l'a compris, envers et contre beaucoup de choses ? S'entêter

à voir du wokisme partout c'est bien dénier « les défis du monde présent »²⁰ en maintenant en place les formes de domination légitime alors que les structures sociales se transforment sous les effets de consciences ouvertes sur des problématiques nouvelles, donc en se nourrissant « des dynamiques civiques existantes »²¹.

Deux autres dimensions articulent ce retour de la pensée réactionnaire. De « Renaud Dély ou Caroline Fourest, ralliés à l'économie de marché [jusqu'à] la « gauche réfractaire » de Michel Onfray et Éric Naulleau, ralliés tout bonnement au néofascisme d'Éric Zemmour et Vincent Bolloré » (p.47), ces sont des positions de pouvoir dans divers espaces de production qui sont attaqués symboliquement relativement aux injustices qu'elles génèrent et aux dominations qu'elles exercent. De sorte que ces positions, mises au défi de se justifier, peuvent évacuer, dans la constellation des mises en scène du « péril d'une pensée woke », les enjeux des asymétries²² sur lesquelles non seulement elles s'assoient leur pouvoir, mais aussi les injustices qu'elles contribuent à engendrer et à perpétuer. Derrière leurs outrages affichés, et face à ce que Alain Finkielkraut dénonce forcément lui aussi comme un « vandalisme woke » (p.109), ce qui se lit, au fond, ce sont les abus de leurs propres positions de pouvoir.

De manière liée, les « antiwokes » opèrent une véritable disqualification de groupes (souvent minoritaires) en plaçant ces groupes (ou ceux qui en sont membres) dans une pensée qui n'est pas forcément la leur et qu'ils devraient avoir : celle de la concurrence entre individus, de mérite, de libre entreprise, de républicanisme aseptisé ou de morale ontologique. L'« antiwokisme » vient clarifier la place et le rôle d'agents que le néolibéralisme n'avait pas encore réussi à complètement domestiquer. Les contestations sont alors, on le comprend aisément, reprises pour ce qu'elles seraient dans l'illégitimité de leurs expressions : un « barbarisme » sans raison d'être contre la *polis* (des bonnes mœurs) et des états émotionnels compréhensibles parfois (sans agir pour autant), mais délétères et suspects dans tous les cas (lorsqu'elles sortent des cadres attendus).

Pour finir, « le wokiste est, selon ces pourfendeurs, cette bête insatiable et

13 Bourdieu Pierre, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°17-18, 1977, p.2.

14 Cf. à ce propos : Ben-Aïssa Grégoire, « Comparaison théorique sur la performativité de l'insulte homophobe. Austin, Bourdieu, Butler », *GLAD ! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n°16, 2024 [en ligne].

15 Cf. sur ce point : Adorno Theodor Wisengrund & Horkheimer Max, *Kulturindustrie. Raison et mystification des masses*, Paris, Alia, 2005 ; ou : Adorno Theodor Wisengrund, « Industrie culturelle », *Communications*, n°3, 1964, pp.12-18.

16 Nous renvoyons aussi sur ce point à : Durand Pascal et Sindaco Sarah (dir.), *Le discours « néo-réactionnaire »*, *Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

17 Busche Andreas, « Vu d'Allemagne. Pourquoi le verdict de l'affaire Depardieu pourrait changer la France », *Courrier International*, 16 mai 2025.

18 Tribune collective, « "N'effacez pas Gérard Depardieu" : l'appel de 50 personnalités du monde de la culture », *FigaroVox*, 29 décembre 2023.

19 Comme le soutiennent de manière édifiante, dans cette géométrie coordonnée des « antiwokes » : Morin Chloé, « César, Depardieu, Bedos... quand le maccarthisme woke menace le cinéma », *l'Opinion*, 5 février 2024 [en ligne] ou, encore : Alpozzo Marc, « Depardieu, un corps rebelaisien au pays des Wokes », *Journal de France*, n°98, février 2024.

20 Saintomer Yves, *Le pouvoir au peuple...*, p.19.

21 Ibid. p.19.

22 « Aucun chômeur ni aucune chômeuse, aucun.e précaire, aucun.e immigré.e n'aura jamais assez d'argent pour se payer un sondage sur ses préoccupations, ses problèmes, ses questions, avec des mots et un panel de réponses choisis par lui/par elle » (p.90).

indomptable qui demande toujours plus — de droits, de considérations, de respect — et qui de ce faisant détruit tous les équilibres sociaux » (p.109). De sorte que les personnes qui pointent des injustices endossent bien souvent la sentence suivante de la part des dominants : « tu crois vraiment pouvoir faire confiance à quelqu'un qui prétend agir pour le bien de tous ? »²³. Cette question est aussi schématique qu'heuristique. Elle n'aurait, si l'on suit les « antiwokes », d'une certaine manière plus besoin de leur être posée tant beaucoup sont confortablement assis dans une légitimité institutionnelle, pour ne pas dire dans une position d'autorité (favorisant leurs mots), redoublée par les médias. Elle éclaire alors ces nouvelles formes de luttes autour de la définition de sa personne (et de son groupe) lorsque l'on est déconsidéré, maltraité ou déclassé. Si les rapports d'antagonismes se concentrent autour de ceux qui maintiennent leurs monopoles en ressources symboliques pour s'autoriser de définir/réduire durablement l'autre, c'est aussi peut-être parce qu'est retirée dans le même

temps une partie des moyens matériels de vivre le déclassement social opéré ? C'est ainsi que ces voix qui s'élèvent agissent sur les dominants comme un « déchaînement [qui] n'a en réalité rien de spécialement redoutable, dès lors que la frontière franchie est celle du privilège de classe [...], et que l'objectif visé n'est rien d'autre que la possibilité, pour chacune et chacun, de penser, parler, agir et finalement vivre sa vie sans se faire exploiter, violer ou violenter » (p.112). Mais pour ce faire, il devrait possiblement en retourner d'une politique humainement *sensible* aux diverses formes d'injustices, de discriminations, donc aussi aux minorités de tous ordres qui produisent des « contre-discours » parce qu'ils augurent une transformation des regards sociaux qui sont autant de « progrès » vers l'équité et la justice parce que ces minorités inventent et diffusent « des contre-discours pour formuler des interprétations contraires propres à leurs identités, intérêts et besoins »²⁴ ; ou, en d'autres termes, « qu'il n'est pas très difficile de comprendre [que] cette matrice affective et éthique est la

condition de possibilité d'une réflexion stratégique » (p.100, SPT).

Armé des outils des sciences sociales, P. Tevanian regarde à sa manière « sous le capot »²⁵ de l'« antiwokisme » que divers chercheurs envisagent aussi à l'instar d'« une série de “coups” contre des mobilisations portant sur des thèmes émancipateurs, sur le plan du racisme, du sexisme, mais aussi de la question de la classe »²⁶. Il peut permettre d'envisager l'apparition d'« un nouvel objet d'étude » et de possibles enquêtes à mener sur ce phénomène²⁷.

Reste que ce livre est définitivement heureux au milieu de l'océan « antiwoke », car, avec tout ce qu'il délivre, il suit le principe selon lequel « un écrivain possède une petite voix publique. Il peut s'en servir pour faire quelque chose de plus que la promotion de son œuvre. Son domaine est la parole, il a donc le devoir de protéger le droit de tous à exprimer leur propre voix »²⁸.

23 Père Swimmer dans : Toriyama Akira, *Sand Land*, Grenoble, Glénat, 2024, chapitre 7 (non paginé).

24 Fraser Nancy, « Rethinking the Public Sphere : A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy », in Calhoun Craig J. (ed.), *Habermas and The Public Sphere*, Cambridge, MIT Press, 1993, pp.109-142 (traduit par nous).

25 Mahoudeau Alex, *La panique woke. Anatomie d'une offensive réactionnaire*, Paris, Textuel, 2022, p.72.

26 Mahoudeau Alex, « Le wokisme : portrait d'une panique morale », *Mouvements*, 31 janvier 2023 [en ligne].

27 Ainsi que l'y invitent : Paternotte David et Deleixhe Martin, « Qu'est-ce que l'antiwokisme ? », *La Revue Nouvelle*, « Dossier : Qu'est-ce que l'antiwokisme », n°2, juin 2024 [en ligne].

28 De Luca Erri, *La parole contraire*, Gallimard, Paris, 2014, p.17.